N° 1420. MERCREDI 3 AVRIL 1867 11me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50 — » » six mois, 14 » » — » » un an 25 » »

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées *avant midi* le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris chez MM. LAFFITE-BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et Cie pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 2 Avril 1867.

BULLETIN.

Hier 1er avril a eu lieu l'ouverture de l'Exposition. Comme on sait, les travaux d'installation sont loin d'être terminés et ne le seront peut-être pas avant la fin du mois.

Aucun discours n'a été prononcé. Nous donnons plus loin, d'après une correspondance, des détails sur la cérémonie.

La cession du Luxembourg est renvoyée aux calendes grecques. Il paraîtrait, d'après une corresponpance des Pays-Bas, que cette cession ayant été notifiée à la Prusse, M. de Bismark aurait dit que la Prusse n'avait pas de motif spécial de faire opposition, mais qu'il était indispensable de consulter les puissances signataires du traité du 19 avril 1839, qui a créé la situation actuelle du Luxembourg.

Ce traité, qui a pour but de régler les bases de séparation entre la Belgique et la Hollande, a garanti au roi de Hollande la possession du grand-duché du Luxembourg.

Les puissances garantes furent la France, l'Autriche, la Prusse, la Grande-Bretagne et la Russie.

La Prusse s'est donc refusée à porter atteinte à ce traité sans le concours des autres puissances intéressées. — Aurons-nous ce concours, c'est ce dont il est permis de douter.

On s'est ému à Bruxelles de la campagne entreprise contre la Belgique par le journal *le Pays* de Paris. C'est pourquoi, le gouvernement français a cru devoir faire déclarer dans le *Moniteur* que le *Pays* n'était nullement l'organe de la pensée du cabinet des Tuileries.

La Russie recherche des alliances. Elle vient de céder aux États-Unis, moyennant une somme de 7 millions de dollars, toute la contrée connue sous le nom d'Amérique russe.

Quelques journaux étrangers nous parlent assez vaguement d'un projet de confédération des Pays-Bas, de la Belgique et la Suisse avec la France, comme contrepoids à la Fédération du Nord de l'Allemagne. Rien jusqu'à présent n'en confirme la probabilité.

J. Reboux.

OUVERTURE DE L'EXPOSITION

On nous écrit de Paris :

Aujourd'hui 1er avril a lieu, suivant le cérémonial indiqué, l'ouverture de l'Exposition universelle. Dès le matin, le temps était magnifique et le palais du Champ-de-Mars, ainsi que son parc constellés de drapeaux, attendaient les illustres personnages qui allaient les visiter. Tous les préparatifs ont été terminés à neuf heures, et dès onze heures, la foule a commencé à remplir toutes les grandes entrées conduisant au Champ-de-Mars. La grande entrée du Champ-de-Mars, devant le pont d'Iéna, est très-belle. De cette entrée au Palais, un grand velum couvre le chemin. Toutes les mesures d'ordre et de sûreté ont été organisées sur l'itinéraire de Leurs Majestés, dans le Champs-de-Mars et tout à l'entour.

A l'heure dite, les portes de l'Exposition universelle ont été ouvertes au public. Les gardiens étaient à leur poste, les tourniquets fonctionnaient et on pouvait se procurer des cartes pour la cérémonie d'inauguration, qui devait occuper la seconde moitié de la journée.

L'Empereur et l'Impératrice ont quitté les Tuileries à deux heures moins un quart pour se rendre à l'ouverture de l'Exposition. Leurs Majestés étaient dans une calèche à la Daumont, traînée par quatre chevaux; trois autres voitures suivaient. Le cortége, parti du pavillon de l'Horloge, a traversé au pas la grande allée du jardin. Une affluence énorme de personnes se pressait sur les pas de Leurs Majestés.

L'Empereur était en habit de ville; l'Impératrice portait un manteau de velours noir brodé de jais et un chapeau de velours grenat entouré d'une petite guirlande de feuilles de chêne dorées.

Un soleil radieux favorisait cette solennité. L'affluence grossissait à mesure qu'on approchait du Champ-de-Mars.

Dans Paris, les théâtres et la plupart des établissemens publics étaient pavoisés.

L'Empereur est arrivé au Champ-de-Mars à deux heures cinq minutes.

Sa Majesté a été reçue à l'entrée du Palais par M. Le Play et les membres de la commission. L'Empereur donnait le bras à l'Impératrice.

Leurs Majestés étaient suivies par la princesse Mathilde. Elles ont parcouru la grande galerie extérieure de l'Exposition et la galerie du centre réservée aux Beaux-Arts.

—

Autour du Palais, c'est un encombrement de colis de toutes sortes, de toutes formes, dimensions, origines et provenances; brancards, camions, voitures, charrettes, civières, circulent dans les avenues latérales, en files interminables, de l'Ecole militaire aux Invalides. On assiége littéralement la porte de Grenelle au pont d'Iéna; la porte Saint-Martin est envahie. Les locomotives sifflent en stoppant sous le pavillon d'honneur.

Rien de plus curieux que l'état actuel de la section étrangère du Palais Il y règne une activité dévorante; les wagons arrivent tout chargés des pays de production; ils sont vérifiés par la douane, et manœuvrés par un personnel d'équipe recruté par la Chambre de commerce.

Situation des affaires.

L'inquiétude, la crainte des complications politiques est toujours le premier et le dernier mot de la situation. On ne veut rien entreprendre, on ne veut pas se lancer dans des affaires de quelque importance parce qu'on ne voit pas assez loin devant soi.

Dans certaines régions de la haute Banque et du haut commerce où les renseignements sont ordinairement très-sûrs, on croit fermement à l'alliance de la Russie et de la Prusse dont on a parlé vaguement depuis quelques mois. Ce fait est aujourd'hui regardé comme aussi certain que l'alliance de la Prusse avec la Bavière, le grand duché de Bade et le Wurtemberg, que M. de Bismark a divulgué dernièrement et qui a dessillé les yeux des plus incrédules. La France est aujourd'hui en présence d'une coalition tacite... Tel est la probabilité. On comprend qu'avec de pareilles perspectives, les gros capitaux gardent la caisse. Ils n'ont pas l'habitude de courir les aventures. Ils demandent avant tout la certitude de la paix.

Le commerce de Paris se plaint. Chacun crie que les affaires ne vont pas. On a fait beaucoqp de frais, beaucoup de dépenses en vue de l'Exposition; on a fait de grands approvisionnements de toute espèce et on craint d'en être pour ses débours.

Les nouvelles des départements sont peu satisfaisantes. Le calme règne presque partout. Les provinces reflètent fidèlement les impressions découragées et les incertitudes qui règnent à Paris.

D'après diverses correspondances le projet de loi de réorganisation de l'armée soulève de jour en jour de nouvelles récriminations et le pétitionnement contre l'adoption de la loi tend à prendre un caractère général.

Malaise, inquiétude, telle est en deux mots la situation. — PERNET.

(*Moniteur industriel.*)

LES CAISSES D'ÉPARGNE

Il résulte d'un rapport présenté à l'Empereur par M. le ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics que, dans le cours de l'exercice 1865, neuf établissements ont été fondés ou réorganisés, et qu'au 31 décembre le nombre des caisses ouvertes était de 497. A ce chiffre il faut ajouter 475 succursales, dont 45 instituées dans les cours de l'année.

Nous insistons particulièrement sur cette innovation, dont l'effet est d'appeler les populations rurales à participer aux bienfaits des caisses d'épargne. Les succursales sont un acheminement au perceptorat. C'est-à-dire que les receveurs cantonaux devraient être chargés des encaissements effectués et des versements réclamés par les habitants des campagnes.

Quant aux livrets, ils atteignent, le 31 décembre 1865, le chiffre de 1,644,703, ce qui établissait un avantage sur la précédente année de 90.552. Malgré diverses causes de réduction, telles que la crise commerciale et la cherté des denrées, il est à supposer qu'à la fin de 1866 la progression se sera maintenue.

Dans quelle proportion les livrets de caisse d'épargne se répartissent-ils parmi la population et les familles ? Voici les chiffres qui établissent le nombre de livrets, la profession des déposants et le total des sommes versées :

	Livrets.	Crédits
Ouvriers.....	80,272	16,463,893
Domestiques	40,076	6,328,433
Employés.....	11,190	1,937,873
Militaires et marins	7,781	1,686,512
Professions diverses	58,637	14,197,321
Mineurs	45,073	5,995,464
Sociétés de secours mutuels	448	167,421

Ces chiffres ont une signification qui appelle l'attention du penseur et du moraliste. D'une part, ils montrent la tendance des travailleurs vers les idées de prévoyance. En second lieu, ils établissent, par l'extension du chiffre des mineurs déposants, la préoccupation des familles à l'égard des enfants, soit en vue de l'apprentissage ou de la conscription, soit par rapport à l'établissement du jeune garçon ou au mariage de la jeune fille. Un livret de caisse d'épargne, ce n'est pas seulement une réserve pécuniaire, c'est aussi un excitant pour le travail et la bonne conduite. Voyez combien sont recherchés les livrets décernés à titre de prix d'honneur dans les écoles communales ?...

En terminant son rapport, M. Forcade de la Roquette se félicite de voir le progrès des caisses d'épargne coïncider avec les études ordonnés par l'Empereur en vue des améliorations que peut réclamer cette précieuse institution. Il y en a deux principales : d'abord, ainsi que nous l'énonçons plus haut, l'admission de la population rurale aux opérations de la caisse du chef-lieu par l'intermédiaire du percepteur; ensuite l'élévation du taux de l'intérêt par la suppression des frais de bureau, de comptabilité, etc. Il importe, en effet, que la caisse d'épargne produise un revenu convenable si l'on veut détourner le travailleur des placements aléatoires. L'Etat peut très-bien prendre à sa charge les dépenses dont il s'agit. Ce qu'elles lui coûteront profitera, au décuple, en tant que moralisation générale et bien-être domestique.

LAFFITE.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'*Agence Havas* nous transmet les dépêches télégraphiques suivantes :

PLATA.

Lisbonne, 31 mars.

Le paquebot anglais *Shannon*, apporte des avis de Buenos-Ayres du 26 février.

La presse et l'opinion publique sur les deux rives de la Plata, se prononçaient plus que jamais en faveur de la paix. Plusieurs conférences avaient eu lieu entre les ministres alliés et celui des Etats-Unis. Un vapeur de la marine américaine venait de partir pour le Paraguay emportant les bases d'une négociation à soumettre au président Lopez. Le général Mitre était arrivé à Buenos-Ayres. Il a laissé à l'armée seulement 2,000 hommes formant le contingent.

Le mouvement révolutionnaire dans les provinces argentines était dans la même

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 3 AVRIL 1867.

— 4 —

LES ROQUEVAIR

— I —

(*Suite. — Voir le* JOURNAL DE ROUBAIX *du 31 mars*).

Le fait est que ce genre de tapisserie, même médiocrement exécuté, était beaucoup plus agréable à la vue que nos tentures de papier, au dessin monotone, ne donnant jamais à un appartement une physionomie qui lui soit propre et dont les détails soient un de nos souvenirs.

Je suis persuadé que le héros de mon histoire n'a jamais oublié et ces vieux fauteuils et cette belle verdure, dont son œil enfantin avait si souvent suivi les allées et tâché de pénétrer les charmilles.

Cette belle tapisserie est d'autant mieux restée dans les souvenirs de mon héros que, rongée par le temps, elle avait été rapiécée avec des lambeaux d'une tapisserie à personnages, ce qui produisait les effets les plus bizarres. Une tête de femme à la riche chevelure blonde, le cou orné d'un collier de perles, semblait sortir du haut des charmilles; un des jets d'eau était surmonté d'un casque, et le premier arbre de la plus belle allée était planté dans un bouclier; des pieds, des mains, des fleurs voltigeaient avec les oiseaux dans l'azur du ciel, et l'un des cygnes avait une magnifique tête de chien avec un collier à grelots.

Au milieu de la vaste salle était une table ronde recouverte d'un tapis. Quelques tableaux se voyaient çà et là : ils représentaient de beaux messieurs et de belles dames habillés à la manière des bergères de Watteau ou portant des costumes mythologiques.

Au milieu de toutes ces peintures maniérés et ne rachetant pas le mauvais goût du temps où elles avaient été faites par la perfection de la peinture, on voyait le portrait d'un jeune abbé qui aurait dû sembler surpris de se trouver en aussi étrange compagnie. Le fait est qu'il ne paraissait pas s'appercevoir de la présence des beautés grimacières qui l'entouraient.

La peinture était bonne. Le peintre avait surpris la pensée dans son modèle et l'avait reproduite avec assez de bonheur. Ce vaste front révélait l'intelligence; le regard était empreint d'une mansuétude infinie. Il y avait dans la coupe de cette bouche fine et gracieuse, dans un mouvement imperceptible des lèvres, admirablement saisi par le peintre, une légère nuance de malicieuse ironie; mais c'était une grâce de plus, et dans l'ensemble de cette belle physionomie respirait une loyauté si entraînante qu'on se disait en le regardant : Voilà l'homme dont je voudrais être l'ami.

Ce jeune abbé est celui que nous avons vu dans le salon de madame de Berthouville. C'est le bon abbé Romilly.

Le salon avait deux croisées, l'une s'ouvrait sur la cour dont nous avons déjà parlé et dans laquelle nous ne tenons pas à ramener nos lecteurs; l'autre donnait sur un immense jardin tenu avec la même incurie que le reste de la maison. L'herbe envahissait les allées; les buis avaient perdu les formes rondes et pyramidales qui les avaient rendus jadis l'admiration de la contrée, et leurs branches, croissant en liberté, venaient fouetter rudement le visage des promeneurs distraits.

On y voyait des statues ou plutôt des fragments de statues. Etaient-ce les excès populaires, était-ce le temps qui les avaient réduites à un si piteux état ? Hébé n'avait plus de menton, et ses mains étaient brisées. Un Amour privé de son carquois, de plus, très-barbouillé, semblait gémir de se voir condamné à la fidélité. Mercure tombé de son socle n'avait plus de jambes et ne possédait plus que la moitié de son chapeau et de son caducée. Vénus était horriblement mutilée, et ce qui restait de tous ces chefs-d'œuvre n'était pas fait pour inspirer le désir de trouver ce qui leur manquait.

La seule chose qui flattât agréablement le regard dans ce jardin presque entièrement inculte était un parterre disposé devant la croisée du salon : là les buis étaient taillés, les allées recouvertes de sable, et on y voyait une quantité de fleurs assez communes à la vérité, mais massées avec goût. Une main intelligente avait présidé à l'arrangement de ce petit coin de terre.

Nous ne promènerons pas davantage nos lecteurs dans ce jardin, nous ne leur ferons pas admirer les appartements du château. Peut-être dans leur antique mobilier, y aurait-il quelques objets dignes d'être remarqués. Ici une magnifique glace de Venise, là une belle toilette garnie de ces dentelles guipures auxquelles plus tard la mode a donné des prix si élevés, des meubles de bois de rose avec des marqueteries en ivoire; mais tout cela se perdait au milieu de vieilleries sans valeur et il fallait encore à ces trésors inconnus quelques années pour les exhumer de leur noble et antique poussière.

Rentrons donc dans le salon, et après avoir jeté un coup-d'œil sur une belle pendule du temps de Louis XV, examinons les personnes qui se trouvent dans l'appartement.

II

C'était le 25 février 1814. Des souches d'arbres, des éclats de bois fendu remplissaient l'immense cheminée; la flamme s'en échappait vive et brillante. A la campagne, un bon feu est un luxe que les fortunes les plus médiocres se permettent facilement. Il est vrai que la manière dont les maisons de la Corrèze sont bâties fait de ce luxe une véritable nécessité.

Les portes et les fenêtres des maisons de campagne de la province du Limousin n'ont jamais été posées, je crois, dans une autre intention que celle d'empêcher les chiens et les autres animaux domestiques de faire dans les appartements de trop fréquentes invasions; quant à préserver des intempéries des saisons, elles en sont absolument incapables. Elles laissent le vent d'autant plus libre de siffler sur vos épaules qu'il peut s'introduire traîtreusement par tous les interstices que lui ménagent ces ouvertures malencontreuses, et il vous arrive froid et aigu comme une